

FRIGYES KARINTHY

tous sports confondus

PRÉFACE DE CÉCILE A. HOLDBAN

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



tous sports
confondus

© Les Éditions du Sonneur, 2014

ISBN : 978-2-916136-78-3

Dépôt légal : octobre 2014

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

FRIGYES KARINTHY

tous sports confondus

Traduction du hongrois et préface
de Cécile A. Holdban



PRÉFACE

Les nouvelles ici rassemblées ont paru pour la première fois dans : *Je pends aux agrès*, « Lógok a szeren », extrait du recueil *Tanár úr kérem* (1916) ; *Fick, Csík et Fischer*, « Fick meg a Csík meg a Fischer », *Ünnep* n° 25, 1935 ; *Mon journal*, « Naplóm », *Pesti Napló*, 3 mars 1929 ; *Olympiades I*, « Olimpiász », *Az Est*, 10 janvier 1932 ; *Olympiades II*, « Olimpiász », *Az Est*, 7 août 1932 ; *Olympiades III*, « Olimpiász », *Független Újság* n° 33-34, 15 août 1936 ; *Le combat de boxe Johnson-Jeffries*, « Johnson-Jeffries bokszmérkőzés », extrait du recueil *Görbe tükör*, 1912 ; *Les grands sportifs*, « A riporter », extrait du recueil *Görbe tükör*, 1912 ; *Sport et étude du corps*, « Sport és testészet », extrait du recueil *Görbe tükör*, 1912 ; *Record du monde : vingt kilomètres à l'heure*, « Világrekord-húsz kilométer óránként », *Színházy Élet* n° 36, 1935.

LE SENTIMENT ABSURDE DE LA VIE

CE N'EST SANS DOUTE PAS UN HASARD si, au tournant de la Première Guerre mondiale, alors que l'Empire austro-hongrois s'effondre, emportant avec lui ce que Stefan Zweig appelait le *monde d'hier*, toute une génération d'écrivains fait son apparition en Hongrie. Le début du xx^e siècle voit la parution des premières œuvres d'Endre Ady, Géza Csáth, Mihály Babits, Béla Hamvas, Milán Füst, Gyula Krúdy, Sándor Ferenczi, Georg Lukács, Dezső Kosztolányi et Frigyes Karinthy, qui, quelques années plus tard, avec Attila József et Sándor Márai, constituent le véritable âge d'or de la

littérature hongroise. Et tout naturellement, Budapest devient, avec Bucarest et Prague, l'un des épicentres intellectuels et artistiques de la Mitteleuropa. Comme l'a écrit Claudio Magris, « Budapest a été le berceau d'une extraordinaire culture qui se demandait [...] quelle relation en soi existe entre le jeu des choses telles qu'elles sont et l'authenticité du devoir-être ».

Dans une Hongrie qui vit encore sous le joug de la monarchie austro-hongroise, où la langue officielle est l'allemand et où la culture officielle est celle de Vienne, ces jeunes poètes, philosophes, psychologues et romanciers vont se réapproprier leur identité hongroise, à travers une langue qui est à la fois celle de la rue et des cafés, comme leur contemporain Béla Bartók le fera en musique en s'inspirant des chants traditionnels. Tous ces écrivains ou presque se sont regroupés autour de la revue littéraire *Nyugat*, dont le nom – qui signifie « Occident » – est comme une revendication explicite de leur ouverture sur

celui-ci et de leur volonté d'entrer de plain-pied dans la *Weltliteratur* (littéralement, la littérature du monde). Nourrie de Nietzsche, Bergson et du symbolisme français, l'équipe de *Nyugat* ouvre une brèche dans le conservatisme de la société hongroise et se fait le chantre de la modernité et du renouveau. Ses membres se retrouvent à l'Europa, au Haddik ou au Pilvax, les cafés de Pest qui n'ont rien à envier à ceux de Montmartre.

Comme pour Karl Kraus à Vienne ou Tristan Bernard à Paris, on se presse bientôt autour de la table où Frigyes Karinthy a l'habitude de prendre place. C'est encore un jeune homme, mais ses traits d'esprit ravageurs, son humour absurde et son ironie caustique font mouche, et l'on se répète ses bons mots dans toute la ville. C'est que, à vingt-cinq ans à peine, il est devenu très vite célèbre en publiant un recueil parodique, *Vous écrivez ainsi*, qui connaît un succès retentissant. Dans cette sorte de *À la manière de...* écrit par Paul Reboux et Charles Müller, il imite,

pour mieux s'en moquer, le style des grands écrivains, tels Zola, Ibsen, Dickens, Wilde ou Pirandello. Avec son ami Kosztolányi, il incarne l'humour hongrois, un peu comme le tandem formé par Karel Čapek et Jaroslav Hašek, à la même époque, est le représentant de l'humour tchèque.

Chez Karinthy – comme chez Kosztolányi –, cet humour est tour à tour hilarant, onirique, échelonné, troublant. Il n'est pas rare qu'un brin de folie s'infiltré dans cette métaphysique corrosive du quotidien pour mieux renverser les conventions. Le café offre à Karinthy un poste d'observation privilégié pour déchiffrer, scruter la société dans laquelle il vit et en grossir les travers jusqu'au grotesque, afin de modifier la vision des choses. Lui qui se réclamait du scepticisme cartésien aimait à dire : « Tout est autrement. Avec cette formule, je ne me range pas aux côtés des incrédules et des dubitatifs, parce que ces derniers se contentent de dire : “On n'est pas sûr que tout soit comme nous le pensons”, alors que pour ma part, j'aff-

ferme fermement qu'il est on ne peut plus sûr et certain que rien n'est tel qu'il est. C'est le seul et unique postulat auquel il est autorisé d'adhérer jusqu'au fanatisme, et s'en écarter serait une bêtise : tout est autrement. » Au-delà de la « boutade », voilà la quintessence, non seulement de l'humour de Karinthy, mais de sa pensée.

Ainsi, quand il aborde la thématique du sport, Karinthy tourne-t-il volontiers à la farce le culte des athlètes et des performances dans les grandes compétitions internationales. La leçon de Bergson n'est pas loin : « Il suffit, pour qu'une cérémonie devienne comique, que notre attention se concentre sur ce qu'elle a de cérémonieux, et que nous négligions sa matière, comme disent les philosophes, pour ne plus penser qu'à sa forme. » Disciple de Rabelais, Voltaire, Swift et Twain, qu'il a traduits, l'auteur de *Voyage autour de mon crâne* fustige avec truculence ces grands-messes du sport que sont les Jeux olympiques, où les sportifs sont devenus de véritables dieux du

stade. Les dix textes rassemblés dans le présent volume, inédits en français, ont initialement paru entre 1912 et 1936 dans l'un des nombreux journaux ou revues auxquels collaborait Karinthy, ou bien dans l'un des quarante recueils qu'il a publiés de son vivant, dans lesquels, à travers la disparité éclectique des sujets traités, il a pu distiller tout le sel de son humour.

Ce qui ajoute à l'originalité de ces textes, c'est qu'ils ne prennent jamais la même forme. Ils peuvent se présenter comme une saynète, un reportage, une interview imaginaire, une petite chronique familière ou un dialogue socratique. Ainsi, quand Karinthy imagine le célèbre coureur finlandais Paavo Nurmi, plusieurs fois champion olympique, en train de discuter avec Socrate, c'est pour mieux tourner en dérision les nouvelles Olympiades, qui, malgré le vœu pieux de Pierre de Coubertin, ne s'inscrivent absolument pas dans l'esprit des Jeux athéniens de l'Antiquité.

Derrière la farce et la drôlerie, Karinthy développe une réflexion sur l'esprit de compétition dont il estimait qu'il ne flattait pas les meilleurs instincts humains et n'allait pas dans le sens du progrès. Et ce n'est pas innocent si, dans l'un de ces textes, il compare la guerre à un sport et le sport à la guerre. Il entend alerter le lecteur sur les dérives totalitaires du culte du corps et de la performance. Toujours dans le dialogue socratique entre Nurmi et Socrate, il se livre, sous une forme digressive d'autant plus efficace qu'elle est subtile, à une réflexion sur l'eugénisme sportif : le texte date de 1929 et le parti nazi connaîtra son premier succès aux élections législatives l'année suivante. Dans une nouvelle peu connue de 1936, intitulée *Propagande*, il ira jusqu'à imaginer une mixture préparée à l'Usine d'Idéologie politique composée d'« un peu de production sociale, un peu de purification ethnique, quelques gouttes de néo-capitalisme, un zeste de technocratie, de la revalorisation économique, un concentré de for-

ces nationales diluées de paneuropéanisme », à laquelle il ne faudra surtout pas oublier d'ajouter, avant de servir, un soupçon d'antisémitisme « juste pour l'arôme ».

Profondément humaniste jusqu'à devenir président de la Société hongroise d'Espéranto, fils du fondateur de la Société philosophique hongroise qui, né juif, avait « hongarisé » son patronyme de Kohn en Karinthy et avait élevé ses enfants dans la foi chrétienne, Frigyes Karinthy était habité, pour paraphraser Miguel de Unamuno, du sentiment absurde de la vie. Dans nombre de textes, il s'est demandé si l'âme humaine abritait en elle les conditions immuables de la guerre ou de la paix éternelle. Le conflit mondial et les répressions de la Terreur blanche en Hongrie n'auront fait que le conforter dans son pacifisme et dans sa foi aussi indéradicable que désespérée en une humanité réconciliée. Sa conscience politique aiguë et son humour lucide lui auront évité d'adhérer à tel ou tel des excès de son temps. Pour lui,

« le contraire de la guerre n'est pas la paix, mais la révolution des idées ». Dans son esprit, cela valait également pour le sport – et l'histoire n'a fait que confirmer son point de vue.

CÉCILE A. HOLDBAN

TOUS SPORTS
CONFONDUS

JE PENS AUX AGRÈS

JE NE SAIS QUE TROP QUE MES MUSCLES sont insuffisamment développés et mon torse encore trop maigre. Mais vous ignorez ce qui m'habite. Moi-même, je ne le devine que confusément, je n'y songe qu'en frissonnant lorsque le maillot de sport vient délicatement épouser les formes de mon corps et que mes pieds dans leurs chaussures de gymnastique en caoutchouc sautent dans la sciure. C'est vrai, Wlach soulève des poids de cinquante kilos et Miklós Bányai fait le grand soleil à la barre fixe. Mais chez eux, cela va de soi, ce ne sont que des forces brutes qui s'exercent,

d'aveugles instincts. Alors que chez moi, c'est une question de Volonté. Bányai est incapable de comprendre la conjugaison du verbe *savoir** et c'est moi qui ai rédigé le devoir d'algèbre de Wlach. Je suis un homme d'une autre trempe. Moi, je connais les sciences et, pour le moment, je n'arrive pas à faire le poirier sur la barre ; mais que se passera-t-il le jour où j'y parviendrai ? Ce jour-là, ce sera un être extraordinaire qui fera son entrée sur la scène du monde, un homme prodigieux à côté duquel les héros de Jókai¹ apparaîtront comme des hommes médiocres et ordinaires.

Imaginez qu'un jour, un article de ce genre soit publié dans le journal : « Hier, le public émerveillé a assisté, ébahi, à un spectacle grandiose et incompréhensible dans la salle d'honneur du

* En français dans le texte, comme tous les mots en italique suivis d'un astérisque.

1. Mór Jókai (1825-1904), romancier et dramaturge hongrois très prolifique, dont les ouvrages mêlent humour, exotisme, imagination et anticipation.

Vigadó². Un jeune homme, dont personne n'avait jamais entendu parler jusqu'alors (à cet endroit figure mon nom), est apparu sur l'estrade. Dans sa conférence intitulée "Le sens de la vie formulé sous la forme d'équations du second degré" et prononcée dans un français parfait, il a déchiffré le mystère de l'univers, sur lequel les plus grands esprits avaient planché, et tout cela avec un art oratoire consommé, si bien que les spécialistes mondialement connus qui étaient présents dans la salle se sont bousculés vers l'estrade pour pouvoir serrer la main du génie d'à peine seize ans. Mais le jeune homme se contentait de sourire paisiblement, modestement, quand, bondissant sur la table sans que personne ne s'y attende, il a fait le poirier avant d'effectuer un triple *salto mortale*. Il a ensuite saisi la barre métallique suspendue au-dessus de sa tête et, après y avoir

2. Le Pesti Vigadó est une célèbre salle de concert de Budapest, au bord du Danube, construite en 1858 par l'architecte hongrois Frigyes Feszl (1821-1884).

effectué plusieurs “grands soleils” vertigineux, il a sauté d’un bond jusqu’au pôle situé à neuf mètres de là, en atterrissant sur les mains, et a poursuivi son exposé dans cette position, avec calme et douceur, en résolvant définitivement le magnifique problème... »

Je pends aux agrès.

Vous trouvez cela étonnant, car vous êtes incapable d’imaginer qu’il puisse exister un homme qui soit parfait en tout. Vous êtes vieux et conservateur, vous croyez que le monde sera toujours semblable à ce qu’il est aujourd’hui, et vous oubliez qu’un jour, il faudra passer le baccalauréat.

Vous êtes incapable d’imaginer, par exemple, un Premier ministre (dont ma modestie m’interdit de vous en laisser deviner le nom) annonçant à l’assemblée nationale d’une voix calme et sans passion que grâce à quelques manœuvres diplomatiques avisées – qu’il avait préféré ne pas divulguer jusque-là, n’étant pas homme à parler pour

ne rien dire –, il avait réussi à annexer l'Angleterre pour en faire une simple colonie de la Hongrie. Il en informe ces messieurs d'une voix froide et sans passion, je vous le dis, sans se préoccuper des députés qui hurlent de joie et cherchent à le porter en triomphe. Puis, soudain, il se met en garde et, sur la tribune qui lui est réservée, exécutant une prise de jiu-jitsu étourdissante, et inconnue jusque-là, il terrasse le champion du monde de lutte australien, que l'ennemi anglais a sournoisement introduit dans les lieux dans le but d'assassiner le plus grand homme d'Europe.

Vous êtes incapable d'imaginer que quelqu'un puisse donner le matin une conférence aux professeurs de l'université en sa qualité de membre suprême de l'Académie, décrocher l'après-midi le titre de champion du monde de dos crawlé et de gymnastique aux anneaux, ainsi que, éventuellement, celui au cheval-d'arçons, et que le soir venu, il salue un public médusé applaudissant à tout rompre la cinq centième représenta-

tion de sa pièce de jeunesse jouée au Théâtre national. Ce n'est pas pour gagner sa vie que tel jeune homme extraordinaire a inventé la fusée pour aller sur la Lune, puisqu'il est en mesure de la gagner en jouant à la balle au prisonnier, discipline dans laquelle il excelle : ce garçon sensationnel peut inscrire, avec nonchalance, trente-deux buts dans les cages du F. T. C. ou du M. A. C.³ qui, même lorsque leurs deux équipes se réunissent, ne parviennent pas à le battre, lui qui les affronte tout seul.

Je pends aux agrès.

Bon, d'accord, d'accord, pour le moment, il faut que je continue de m'exercer encore un peu : il est probable que l'esprit soit prêt, mais le corps manque de force et ceux qui ont inventé ces instruments sont rusés. La perche est glissante et je peux affirmer, en m'appuyant sur des observations précises, qu'elle est beaucoup plus difficile

3. Le Ferencvárosi Torna Club et le Magyar Atlétikai Club sont deux grandes équipes de football hongroises.

à saisir en haut qu'en bas, alors qu'un spectateur distrait pourrait croire qu'elle est aussi glissante sur toute sa longueur. En plus de cela, ce cochon de Bauer saute toujours avec la perche la plus fine et me laisse la plus grosse.

Au bout de quatre ou cinq tentatives pour s'élever, le point de vue diffère totalement de celui que l'on a au sol et, tout à coup, je me rends clairement compte que ce ne serait que pur enfantillage de considérer comme un malheur le fait que Bauer arrive au sommet avant moi. Rien ne sert de se presser. Voyez-vous, il existe des gens irréflechis, écervelés, qui prennent un grand élan, sautent à toute vitesse sur le tremplin et font souvent retomber la barre. Mais, je ne me berce pas de vains espoirs. Au début, bien entendu – grâce au Ciel, on est jeune et plein de fougue –, je crois moi aussi en l'avenir, je mesure, de mon regard d'aigle, la distance et la hauteur de la barre, je commence par des petits pas, je m'élançe et je me vois déjà en train de voler. Mais au dernier

moment, je suis saisi d'une sage résignation : quelle absurdité, me dis-je ! Et humblement, tel une violette, je décide de ramper sous la barre, avec l'air dégagé et philosophe de celui qui n'a jamais caressé l'idée de sauter mais qui souhaitait juste faire une petite balade.

Je pends aux agrès.

Finalement, quand on y réfléchit, quelle ineptie que cette institution où tout est conçu pour qu'aucune des parties du corps ne reste à la place que Dieu lui a attribuée et pour que chacune adopte une posture qu'elle n'aurait jamais pensé devoir prendre un jour.

Mes jambes battent dans les airs, mes genoux se déboîtent, mes poignets se contractent, mes cheveux pendent devant mes yeux, le sang afflue dans ma tête, le sol grimpe au plafond et les murs font le poirier. Et dans cette position impossible et abjecte, alors que, la langue tirée, je tente de retrouver mon équilibre et de hisser mon ventre par-dessus la mince barre métallique, sans savoir

si ce mouvement me rapprochera de la terre ou du ciel étoilé – pour couronner le tout, un homme à l'air féroce n'arrête pas de me beugler : « Du nerf ! Du nerf ! », et ma raison brouillée par le sang comprend mal ce qu'il cherche à me dire –, il faut bander quelque chose, oui, c'est cela, plier quelque chose et redresser autre chose. Mais quoi ? Les jambes, le torse, les hanches ? Et quand bien même je le saurais, où trouver la partie du corps dont il s'agit ? Vous ne pouvez pas attendre de moi, n'est-ce pas, que je réponde à pareille question dans cette position ? Alors, je donne un coup de pied, en avant, en arrière, peu importe, j'ouvre la bouche, je ferme les yeux, écœuré et désespéré, je lâche la perche et mon dos vient résonner lourdement sur l'épais tapis, Dieu merci ! Vous pouvez ricaner. Que le diable emporte ce concours de gymnastique, la compétition et le premier prix ! Le gagnant sera un singe !